



HAL
open science

Publishing in the BMS. A long process, but not without reason

Sophie Duchesne, Xabier Itçaina, Viviane Le Hay, Ahmed Fouad El Haddad

► To cite this version:

Sophie Duchesne, Xabier Itçaina, Viviane Le Hay, Ahmed Fouad El Haddad. Publishing in the BMS. A long process, but not without reason. *Bulletin de Méthodologie Sociologique / Bulletin of Sociological Methodology*, 2024, 163 (1), pp.3-13. 10.1177/07591063241258055 . halshs-04866085

HAL Id: halshs-04866085

<https://shs.hal.science/halshs-04866085v1>

Submitted on 6 Jan 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Publier dans le *BMS*. Une longue procédure, mais pas sans raison

Bulletin de Méthodologie Sociologique
2024, Vol. 163 3–13
© The Author(s) 2024
Article reuse guidelines:
sagepub.com/journals-permissions
DOI: 10.1177/07591063241258055
journals.sagepub.com/home/bms



Le dernier numéro – 161-162 – vient de paraître, au moment où nous écrivons ces lignes. Sur huit articles publiés, un article a été soumis il y a moins de six mois, à l’automne 2023 ; cinq ont été reçus il y a environ un an, entre mars et mai 2023 ; enfin, deux articles sont restés beaucoup plus longtemps en attente de publication, l’un ayant été soumis en juillet 2022, l’autre en mars de la même année. Malheureusement, ces deux articles sont ceux qui ont été rédigés par les auteur.ices les plus jeunes, non titulaires, pour qui ce délai est évidemment préjudiciable ; tandis qu’à l’inverse, l’article publié rapidement est le fait de l’auteur le plus avancé dans sa carrière. Nous n’avons pas ici les moyens d’objectiver plus précisément le temps qu’il en coûte à nos collègues pour être publiés dans le *BMS*, mais nous savons que cela leur paraît long ; de même que nous trouvons long, nous aussi, le temps qu’il nous faut pour être publiés dans d’autres revues à comité de lecture.

À quoi tiennent ces délais et sont-ils si déraisonnables ? Pour les comprendre, rapportons-les aux différentes étapes qui jalonnent le processus de publication des articles dans notre revue – et dans la plupart des revues qui procèdent par évaluation externe en double aveugle.

La première étape est appelée *deskreject* : lorsqu’un article est soumis, la plateforme ScholarOne informe les éditeur.ices – ici, les quatre signataires de cet éditorial. L’un.e de nous, porté.e volontaire en fonction de ses compétences et de sa disponibilité, le lit en détail. Contrairement à d’autres revues, nous ne nous contentons pas de lire le résumé, ce qui implique donc de consacrer plusieurs heures à cette première approche du texte. Deux critères sont pris en compte pour proposer d’envoyer ou non l’article en évaluation. Tout d’abord, est-ce que le texte correspond à la ligne éditoriale de la revue ? Le *BMS* a défini une politique scientifique originale dans le champ des revues de méthodes internationales¹. Nous écartons les « discours sur la méthode » au profit des comptes-rendus réflexifs d’expérience. Deuxièmement, est-ce que le texte est de qualité suffisante pour justifier le temps à y consacrer que nous allons demander aux évaluateurs ou évaluatrices pressenti.e.s ? Le comité éditorial discute de la proposition de rejet ou d’envoi en évaluation avant que la décision ne soit communiquée aux auteur.es. Dans certains cas, nous sollicitons une nouvelle soumission mieux ajustée à nos attentes avant l’envoi en évaluation. La plateforme ScholarOne fixe un délai d’une semaine pour le *deskreject*, mais, du fait de nos engagements respectifs, il nous faut le

plus souvent entre deux et quatre semaines pour conclure cette étape, d'autant que les articles arrivent souvent par vagues, tout particulièrement à la veille des congés.

Pour les articles qui n'ont pas été rejetés d'emblée, il nous faut alors sélectionner les évaluatrices ou évaluateurs auquel.les il sera confié. Nous ne revenons pas ici sur les principes qui guident notre choix, ni sur nos attentes concernant ces évaluations : nous consacrerons notre prochain éditorial, celui du numéro 164, à ce sujet. Ce que nous voulons souligner ici, par contre, c'est la difficulté que représente le fait d'obtenir l'accord de deux collègues pour remplir cette mission. Là encore, le *BMS* est loin d'être la seule revue à rencontrer une telle difficulté, qui semble s'être fortement accrue depuis la pandémie. L'évaluation en double aveugle est une activité invisible et, du moins en sciences sociales, gratuite. Elle est très utile à la communauté scientifique en général, aux auteur.ices et éditeur.ices en particulier, mais coûteuse en temps. Les refus sont légion. Obtenir les deux accords du premier coup est exceptionnel. Une fois encore, merci à celles et ceux qui acceptent nos sollicitations. Les collègues qui refusent le font plus souvent en ne répondant pas². Il faut donc attendre plusieurs relances avant de chercher un.e remplaçant.e. L'étape qui consiste à identifier les évaluateur.ices potentiel.les, trouver leurs coordonnées, les contacter, obtenir leur accord et éventuellement négocier le délai peut prendre encore plusieurs semaines. Sans compter qu'il n'est pas rare qu'un.e collègue ayant accepté ne donne finalement pas suite, et ce sans nécessairement nous le dire. Une fois passés les deux mois réglementaires et plusieurs relances, tout est à recommencer. Si tout va bien, que les évaluations n'ont pas été trop difficiles à obtenir, il faut *a minima* deux mois pour rassembler les évaluations, mais ce temps est facilement doublé par les difficultés que nous venons d'évoquer.

Notons qu'échappent en partie à la procédure décrite jusqu'ici tous les articles qui nous sont proposés par des collègues dans le cadre d'un numéro spécial ou d'une rubrique invitée³. Ces articles ayant déjà fait l'objet d'un travail préparatoire desdits collègues, le *deskreject* est résiduel et surtout, nous ne sollicitons qu'une évaluation externe, au lieu de deux. Une avantage, les propositions de dossier passent également le filtre de l'ensemble du *board* de la revue, ce qui fait bénéficier les éditeurs du dossier d'un panel supplémentaire de commentaires et suggestions. Echappent aussi largement à ce dispositif les articles de la rubrique « La fabrique de ma recherche » que nous sollicitons auprès de scientifiques réputé.es : ceux-là ne sont pas évalués en double aveugle, ils sont commentés directement par l'*editorial board*⁴ de la revue.

Lorsque les évaluations sont disponibles, nous nous appuyons sur elles pour élaborer la décision à transmettre à ou aux auteur.ices. Ces décisions sont toujours argumentées. Nous ne nous contentons pas de compter les points et de transmettre les évaluations telles que nous les avons reçues. Celui ou celle d'entre nous qui est en charge de l'article en prend connaissance et prépare une proposition de réponse. Toutes les situations sont possibles. Les évaluations sont parfois convergentes, mais pas toujours, tant s'en faut ; elles sont tantôt substantielles, tantôt liminaires. Les cas où nous pouvons simplement accepter ou rejeter un article sans discussion sur la seule foi des évaluations reçues sont loin d'être majoritaires. Nous sommes donc souvent amené.es à arbitrer et compléter les avis reçus par nos propres évaluations, ou celles des membres de l'*editorial board*. Une fois encore, il faut compter deux semaines à un mois, voire un mois et demi quand les différentes évaluations se contredisent, pour informer le(s) auteur.ice(s) de notre décision. L'un

dans l'autre, l'ensemble des opérations, menant de la soumission à la décision de publier – avec révisions mineures ou modifications majeures – ou rejeter un article après évaluation, nécessite entre trois et neuf mois.

Le sort des articles qui ne nécessitent plus que des modifications mineures pour être publiés est alors scellé. Certaines de ces modifications sont encore d'ordre scientifique, en lien avec des remarques et commentaires qui n'ont été que partiellement pris en compte par leur(s) auteur.ice(s) ; mais la plupart de ces corrections sont d'ordre formel, en lien avec la désanonymisation du manuscrit, le contrôle minutieux et la correction de la bibliographie ainsi que le respect des conventions de SAGE relatives à la présentation du texte et de ses auteur.ices.

À l'inverse, il y a peu d'articles que nous rejetons définitivement au retour des évaluations, car il est finalement très rare que les deux évaluations préconisent le rejet, ce qui n'est pas étonnant puisque nous prenons soin de ne pas envoyer en évaluation des articles dont la qualité scientifique est trop faible. Quand un.e au moins des évaluateur.ice propose de réviser le texte, nous le/la suivons dans la très grande majorité des cas.

Nos demandes de modifications sont toujours argumentées de façon détaillée, articulant les évaluations reçues et l'avis de l'équipe éditoriale. Si les deux évaluations dont nous disposons vont dans le même sens, nous soulignons la convergence et insistons sur la nécessité de faire évoluer le texte en ce sens. Si ces évaluations sont divergentes, nous indiquons celles qui correspondent à notre avis, celui des éditeur.ices. Il n'est pas rare que nous ajoutions des suggestions supplémentaires, ancrées dans notre projet éditorial, notre façon de concevoir la recherche méthodologique.

L'article part alors en révision. Nous laissons les auteur.ices libres d'indiquer quand ils estiment pouvoir mener à bien la révision de leur texte et nous envoyer la nouvelle version de leur article. Là aussi, les délais sont très variables. Nous ne forçons pas les choses, ayant bien conscience que les auteur.ices ne sont pas plus disponibles que nous. Chaque article suit alors une trajectoire différente. Certains sont profondément réécrits en peu de temps et de façon tout à fait conforme à nos attentes et peuvent être publiés rapidement ; d'autres feront l'objet de plusieurs allers-retours, selon un processus parfois douloureux. C'est notamment le cas pour les articles soumis par de jeunes⁵ collègues, dans le cadre de la rubrique « la Méthode de ma thèse ». Nous nous sommes engagé.es à ne les rejeter à aucune étape du processus d'évaluation/révision, mais c'est au prix parfois de trois ou quatre demandes de reprise dont nous savons bien qu'elles sont difficiles à vivre, aussi bien matériellement que psychiquement, par de jeunes collègues lancé.es dans la course à la titularisation. Le résultat final, cependant, y gagne largement.

L'équipe éditoriale gère en moyenne une douzaine d'articles à des étapes diverses du processus, sans compter les numéros spéciaux en préparation. L'attention que nous portons à chacun.e dépend aussi du calendrier de la revue. Nous soumettons un numéro (soit cinq articles en moyenne) par trimestre. Dès qu'un numéro est soumis, nous commençons la préparation du suivant en identifiant les articles dont nous pensons qu'ils devraient pouvoir arriver à maturité deux mois plus tard. Pour ces textes, leurs évaluateur.ices et leur(s) auteur.ice(s), l'histoire s'accélère. Alors qu'ils pouvaient sembler avoir disparu des radars, enfouis dans les profondeurs de ScholarOne,

nous reprenons la main, relançant les évaluations et le(s) auteur.ice(s). Ce changement de rythme peut surprendre et va en s'accélération, jusqu'à la soumission du texte. Alors que nous avons jusque-là surtout demandé aux auteur.ices d'être patient.es, voilà que nous comptons sur leur réactivité et les pressons de répondre à nos demandes par retour de mail. Nous profitons de l'occasion pour remercier nos collègues de l'amabilité et de l'efficacité avec lesquelles iels répondent généralement à ces sollicitations.

À partir du moment où le numéro a été envoyé à Emilie Bickerton, notre assistante éditoriale à SAGE, les délais deviennent prévisibles : il se passera trois mois entre la soumission des textes et la parution du numéro. Emilie vérifie nos fichiers, revient vers nous si nécessaire, mais surtout, les configure pour la production. Elle fait l'intermédiaire avec les typographes et nous transmet le premier jeu d'épreuves six semaines environ après que le numéro ait été soumis. Nous disposons alors d'une semaine pour les envoyer aux auteur.ices et les relire nous aussi. Emilie vérifie que les modifications demandées sont compréhensibles pour les typographes, et obtient pour nous, si nécessaire, un deuxième jeu d'épreuves. Environ trois semaines plus tard, Emilie nous adresse les épreuves du numéro complet. Nous, l'équipe éditoriale, effectuons alors une dernière lecture et le numéro part en impression. Deux semaines plus tard, c'est en général un.e auteur.e qui nous écrit pour nous dire son plaisir de voir enfin son texte publié – ou Karl van Meter qui l'annonce dans la liste de diffusion du RC33.

Au vu de ce processus éditorial, des délais de publication de six mois à deux ans sont-ils déraisonnables? Ils sont certainement très coûteux pour les jeunes auteur.ices qui ont besoin des publications pour décrocher le graal et obtenir un poste de titulaire. Seules les très grosses revues, à fort facteur d'impact, peuvent jouer avec des délais beaucoup plus courts. Mais c'est d'une part parce qu'elles s'appuient sur le travail de professionnel.les de l'édition, et non de scientifiques, qui gèrent les procédures d'évaluation ; d'autre part, leur visibilité dans le champ scientifique leur permet de recevoir un très grand nombre de soumissions dont elles peuvent ne retenir que les articles déjà pratiquement prêts à être publiés. Pour les revues de niche comme les nôtres, la plus-value que représente le travail éditorial est aussi essentielle que chronophage. C'est par cet accompagnement donné aux auteur.ices que nous essayons d'influer sur la façon dont on traite de méthodes dans le petit champ des sciences sociales qui est le nôtre, et signons ainsi notre apport scientifique.

Ce numéro contient six articles. Il commence par un long article soumis dans la rubrique « la méthode de ma thèse » par Antoine Machut, qui présente les manières dont il a étudié les carrières des journalistes financiers en France. Il détaille les outils empiriques mobilisés et la façon dont il les a articulés pour dégager la structure de ces carrières dans un monde professionnel particulièrement incertain. Les données collectées sont d'une grande richesse et les méthodes déployées rendent compte, entre autres, de l'intérêt de recourir à des entretiens qualitatifs par récits biographiques pour dialoguer et éclairer les résultats obtenus par analyse de séquences (appariement optimal). Trois schémas narratifs ressortent alors, mêlant les régularités des trajectoires reconstituées de 297 journalistes et l'interprétation qu'en donnent 37 récits biographiques. Un texte à découvrir avec le dernier de ce numéro écrit par Sébastien Michon, qui s'intéresse aux carrières des assistant.es parlementaires à Bruxelles, et compare l'analyse de séquences à d'autres façons de fabriquer des typologies.

Viennent ensuite deux articles, nettement plus courts, de la rubrique « outils et instruments ». Dans le premier, David Longtin, Marie J. Bouchard, Valérie Michaud et Damien Rousselière reviennent sur les méthodes d'analyse des innovations sociales. En pleine expansion depuis les années 1990, les travaux sur cette thématique peinent souvent à s'extraire de l'étude de cas descriptive. Afin d'y remédier, le Centre de recherche sur les innovations sociales (CRISES) de l'Université du Québec à Montréal a mis sur pied une base de données sur l'innovation sociale destinée à l'étude statistique d'une centaine d'études de cas québécoise. L'article discute de l'originalité, mais aussi des limites et de la portée analytique de cette méthodologie au regard des cartographies existantes en matière d'innovation sociale. Dans le deuxième article de cette rubrique, Piotr Jabkowski, Piotr Cichoki & Marta Kołczyńska s'intéressent aux effets sur la qualité du taux de réponse de deux méthodes de sélection des répondants à interroger au sein des ménages dans une enquête par questionnaire dont l'échantillon est constitué de façon probabiliste. En l'occurrence, ils s'intéressent à deux modes qui dominent les enquêtes internationales en population générale : la méthode de l'individu Kish et la procédure anniversaire. Elles s'appuient pour ce faire, sur les enquêtes sociales européennes (ESS), enquête par questionnaire internationale et récurrente menée en face-à-face à partir d'un échantillon constitué de façon aléatoire.

Suivent ensuite trois articles de « Mise en œuvre ». Dans le premier, Cédric Calvignac, Franck Cochoy & Gérald Gaglio présentent une méthode rarement mise en œuvre par la sociologie, l'appel à témoignages, qui consiste à recueillir par écrit l'expérience de nombreux acteurs sur un fait social donné. Eux-mêmes ont testé la méthode en appelant leurs concitoyens à témoigner sur les usages du masque pendant la pandémie de COVID. Après avoir largement exploité cette enquête et même rédigé un manuel sur cette méthode originale, ils reviennent pour le *BMS* sur ce qu'ils retiennent de la méthode et l'illustrent à partir de l'autoproduction de masques au début de la crise. En suivant, Jeanne Hersant, Andrea Vera Gajardo et Mariel Saez Trumper font le récit d'une collaboration nouée entre sociologues et mathématiciennes au Chili, destinée à comprendre la spécificité des carrières des femmes mathématiciennes dans ce pays, des carrières rares par comparaison avec les carrières masculines, mais particulièrement réussies. Les autrices reviennent à la fois sur les questions que soulèvent l'interdisciplinarité et l'épistémologie féministe, avant de mettre en lumière les hiatus que leur collaboration leur a permis d'identifier, en matière de langage notamment.

Pour finir, et en écho avec le 1er article de ce numéro qui porte sur les carrières des journalistes financiers, Sébastien Michon étudie les devenir professionnels des assistant.es parlementaires au Parlement européen. Il développe une réflexion passionnante sur l'intérêt de mener plusieurs analyses quantitatives à partir d'écoles statistiques distinctes et de les croiser (en l'occurrence, les typologies obtenues *via* une analyse de séquences ou *via* une analyse géométrique). Cela pour mieux comprendre les angles morts de chacune des méthodes et, au travers de leurs similitudes et aussi de leurs différences, questionner nos pratiques parfois trop routinisées. Ce faisant, Sébastien Michon nous invite dans sa cuisine analytique, nous montre les étapes de sa réflexion et comment il parvient à prendre en compte le temps des trajectoires en analyse géométrique pour mieux comparer et enrichir l'interprétation des typologies obtenues.

Bonne lecture !

Avril 2024

Sophie Duchesne, Xabier Itçaina, Viviane Le Hay et Ahmed Fouad El Haddad

Notes

- 1 Nous avons explicité en détail cette politique éditoriale à deux reprises, à 5 ans et vingt numéros d'écart : Sophie Duchesne & Viviane Le Hay, « Conter nos méthodes », n° 137-138, janvier-avril 2018 ; et Sophie Duchesne, Fouad El Haddad, Viviane Le Hay & Xabier Itçaina, « Une revue de niche et fière de l'être », n°157-158, janvier-avril 2023.
- 2 Notons que les mails envoyés aux évaluateur.ices potentiel.les émanent de l'adresse de la revue, qui est une adresse Gmail, sous couvert de la plateforme ScholarOne. La multiplication des pare feux dans les institutions universitaires complique encore la donne.
- 3 Ces rubriques sont, dans l'ordre d'ancienneté : Sciences sociales en questions, sous la responsabilité de Nonna Mayer et Samy Cohen ; Micro Macro, coordonnée par Claire Dupuy et Camille Hamidi ; et bientôt Mixed Methods, proposée par Thomas Aguilera, Tom Chevallier et Benoît Giry.
- 4 Dont nous rappelons qu'il est composé de Philip Balsiger, University de Neuchâtel ; Marc-André Bodet, Université de Laval ; Mathieu Brugidou, EDF R&D, et PACTE ; Damien Cartron, CMH, CNRS ; Margot Delon, CENS, Nantes, CNRS ; Jérémy Dodeigne, Université de Namur ; Claire Dupuy, ISPOLE, Université de Louvain ; Olivier Fillieule, Crapul, Université de Lausanne ; Florent Gougou, Pacte, Sciences Po Grenoble ; Camille Hamidi, Triangle, Université de Lyon ; Karl van Meter, CMH, ENS, Paris.
- 5 Ici il s'agit bien entendu de l'âge scientifique, i.e. un.e collègue dont la thèse a été soutenue récemment.

Publishing in the BMS. A long process, but not without reason

The latest issue – 161-162 – has just been published at the time of writing. Of the eight articles published, one was submitted less than six months ago, in autumn 2023; five were received about a year ago, between March and May 2023; and finally, two articles have been awaiting publication for much longer: one was submitted in July 2022, the other in March of the same year. Unfortunately, these two articles were written by the youngest, non-tenured authors, for whom this delay is obviously detrimental. On the other hand, the article that was published quickly was written by the most advanced author in his career. We do not have the means here to objectively measure the time it takes our colleagues to publish in *BMS*, but we do know that it seems a long time to them, just as it seems a long time to us to publish in other peer-reviewed journals.

What are the reasons for these delays? Are they so unreasonable? To understand them, let's look at the various stages in the publication process of articles in our journal – and in most journals that use external double-blind review.

The first stage is called 'deskreject': when an article is submitted, the ScholarOne platform informs the editors – in this case the four people who signed this editorial. One of us, volunteering our skills and availability, reads it in detail. Unlike other journals, we don't just read the abstract but the whole text. This means devoting several hours to this initial approach to the text. Two criteria are used to decide whether or not to send the article for review. First, is the text in line with the editorial policy of the journal? The *BMS* has defined an original scientific policy in the field of international methods journals:¹ we

avoid ‘discourses on methods’ and instead promote reflective accounts of experiences. But is the text of sufficient quality to justify the time we are asking potential reviewers to devote to it? The editors discuss the proposal to reject or send for review before the decision is communicated to the authors. In some cases, we ask for a new submission that better meets our expectations before sending it for review. The ScholarOne platform sets a deadline of one week for the deskreject, but because of our respective commitments, it usually takes us between two and four weeks to complete this stage, especially as articles often arrive in waves, particularly on vacation eves.

For those articles that have not been rejected outright, we then have to choose the reviewers to whom they will be entrusted. We won’t go into the principles that guide our choice here, nor into our expectations of these reviewers. We’ll devote our next editorial, in issue 164, to this subject. What we do want to highlight here, however, is the difficulty of getting two colleagues to agree to carry out this task, hence the delay. Again, *BMS* is far from being the only journal to encounter this difficulty, which seems to have increased considerably since the pandemic. Double-blind review is an invisible and, in social sciences at least, unpaid labor. It is very useful to the scientific community in general, and to authors and publishers in particular, but very time consuming. Many reviewers refuse our invitation. Getting two positive answers from the reviewers at the first attempt is exceptional. Again, many thanks to those who agree to our requests. Colleagues who refuse are more likely to do so by not responding. The process of identifying potential reviewers, finding their contact details, contacting them, getting their agreement and possibly negotiating the deadline can take several additional weeks. Not to mention that it’s not uncommon for a colleague who has agreed not to follow up without necessarily telling us.² Once the statutory two months have passed and several reminders have been sent out, the process starts all over again. If all goes well and the reviews were not too difficult to obtain, it takes at least two months to compile the reviews, but this time is easily doubled by the above-mentioned difficulties.

It should be noted that the procedure described so far applies only in part to articles proposed by colleagues as part of a special issue or a guest section.³ Since these articles have already been the subject of preparatory work by the guest editors, the deskreject process is a residual one. In this case, we only ask for one external reviewer instead of two. Another advantage is that special issues proposals are also filtered by the journal’s editorial board, so the dossier editors benefit from an additional body of comments and suggestions. The articles in the ‘The making of my research’ section, which we solicit from well-known scientists, are also largely exempt from this procedure: they are not double-blind, but are commented on directly by the journal’s editorial board.⁴

When the reviews are available, we use them as the basis for the decision to be sent to the author(s). These decisions are always substantiated. We don’t just keep score and pass on reviews as they come in. The person in charge of the article reads the reviews and prepares a response. All situations are possible. Sometimes the reviewers agree with each other, but by no means always. The content of the reviews is sometimes substantial, sometimes minimal. In most cases, we are far from being able to simply accept or reject an article on the basis of the reviews alone. We are therefore often called upon to arbitrate and supplement the opinions received with our own assessments or with

those of members of the editorial board. Again, it takes two weeks to a month, or even a month and a half if the reviews are contradictory, to inform the author(s) of our decision. All in all, the whole process, from submission to the decision to publish – with minor or major revisions – or to reject an article after peer review, takes between three and nine months.

The fate of those articles that require only minor changes in order to be published is then sealed. Some of these changes are still of a scientific nature, relating to remarks and comments that were only partially taken into account by the author(s), but most of them are formal requests, relating to the de-anonymisation of the manuscript, the meticulous checking and correction of the bibliography, and compliance with the SAGE conventions on the presentation of the text and its authors.

On the other hand, very few articles are definitively rejected once we get feedback from the reviewers. Actually, it is very rare for both reviewers to recommend rejection, which is not surprising given that we carefully select the scientific level of the articles we submit to our reviewers. If at least one of the reviewers suggests that the text should be revised, we do so in most cases.

We always provide detailed reasons for our requests for changes, based on the reviews we have received and the expertise of the editorial team. If the two reviews go in the same direction, we highlight their convergence and stress the need to change the text accordingly. If the reviews differ from one another, we indicate which is our opinion and which is the opinion of the reviewers. It is not uncommon for us to make additional suggestions based on the coherence of our editorial project and our way of thinking about methodological research.

The article will then be revised. We leave it up to the authors to indicate when they think they will be able to complete the revision and send us the new version of their article. Again, deadlines vary widely. We don't force things, as we are well aware that authors are no more available than we are ourselves. Each article then takes a different course. Some are thoroughly rewritten in a short space of time, in line with our expectations, and can be published quickly. Others have to go back and forth several times, in a process that can sometimes be painful. This is particularly the case for articles submitted by young colleagues⁵ in the 'The method of my thesis' section. We are committed to not rejecting them at any stage of the reviewing/editing process, but this sometimes comes at the cost of three or four re-submission requests, which we know are difficult both materially and psychologically for young colleagues in the race for permanent positions. But the end result is much better.

The editorial team manages an average of a dozen articles at various stages of the process, not counting special issues in preparation. The attention we give to each article also depends on the journal's schedule. We submit one issue (an average of five articles) per quarter. As soon as one issue is submitted, we start working on the next one, identifying articles that we think should be ready for publication in two months' time. For these articles, their reviewers and their authors, history is accelerating. Just when they seem to have fallen off the radar, buried in the depths of ScholarOne, we pick them up again, and re-launch the reviewers and author(s). This change of pace may come as a surprise, but it accelerates until the text is submitted. Previously, we mainly asked authors to be patient, but at this stage we rely on their responsiveness

and urge them to reply to our requests by email. We would like to take this opportunity to thank our colleagues for the friendliness and efficiency with which they generally respond to these requests.

From the moment the issue is sent to Emilie Bickerton, our project manager at SAGE, the deadlines become predictable. Three months would pass between the submission of the texts and the publication of the issue. Emilie checks our files, gets back to us when necessary and, most importantly, configures them for production. She liaises with the typesetters and sends us the first set of proofs about six weeks after the issue is submitted. We then have one week to send them to the authors and proof them ourselves. Emilie checks that the typesetters understand the changes we have requested and, if necessary, gets us a second set of proofs. About three weeks later, she sends us the proofs of the entire issue. We, the editorial team, then do a final reading and the issue goes to press. Two weeks later, it is usually an author who writes to us saying how happy they are to see their text finally published – or Karl van Meter who announces it on the RC33 mailing list.

Given this editorial process, are publication times of six months to two years unreasonable? They are certainly very costly for young authors who need publications to land the Grail and get a permanent position. Only very large journals with high impact factors can work with much shorter deadlines. This is partly because they rely on the work of publishing professionals, not scientists, to manage the review process; and partly because their visibility in their respective fields implies receiving a very large number of submissions, from which they can select only those articles that are practically ready for publication. For niche journals like ours, the added value of editorial work is as essential as it is time-consuming. By supporting authors in this way, we try to influence the way methods are used in our small field of social sciences, and in doing so, we make our own scientific contribution.

This issue contains six articles. It begins with a long article that Antoine Machut submitted in the section ‘the method of my thesis’, which explains how he studied the careers of financial journalists in France. He describes the empirical tools he used and how he combined them to identify the structure of these careers in a particularly uncertain professional world. The data collected is extremely rich and the methods used demonstrate, among other things, the value of using qualitative interviews based on biographical narratives to create a dialogue and to shed light on the results obtained by sequence analysis (optimal matching). Three narrative patterns emerge, combining the regularities of the reconstructed careers of 297 journalists and the interpretation of 37 biographical accounts. Discover this text with the last one in this issue, written by Sébastien Michon, who studies the careers of parliamentary assistants in Brussels and compares sequence analysis with other methods of creating typologies.

Two much shorter articles come next in the ‘Tools and instruments’ section. In the first one, David Longtin, Marie J. Bouchard, Valérie Michaud and Damien Rousselière review the methods used to analyse social innovation. In full expansion since the 1990s, work on this topic has often struggled to move away from descriptive case studies. To remedy this situation, the Centre de recherche sur les innovations sociales (CRISES) at the Université du Québec à Montréal created a database on social innovation that allows the statistical analysis of around one hundred case studies from Québec. The article discusses the

originality, limitations and analytical scope of this methodology in relation to existing mappings of social innovation. In the second one, Piotr Jabkowski, Piotr Cichoki & Marta Kołczyńska focus on the impact on the quality of the response rate of two methods of selecting respondents to be interviewed within households in a questionnaire survey with a probabilistically constructed sample. In this case, they consider two methods that dominate international surveys of the general population: the Kish grid and the birthday method. They use the European Social Surveys (ESS), a recurrent international questionnaire survey conducted face-to-face with a randomly selected sample.

Three 'Implementation' articles follow. In the first one, Cédric Calvignac, Franck Cochoy and Gérald Gaglio present a method rarely used in sociology, the 'call for testimonies', which consists of collecting written accounts of the experiences of a large number of actors on a given social fact. The authors themselves tested the method by asking their fellow citizens to testify about the use of masks during the COVID pandemic. After using this survey extensively and even writing a manual in French on this original method, they explain what they have learned from the method and illustrate it with the self-production of masks at the beginning of the health crisis. Next, Jeanne Hersant, Andrea Vera Gajardo and Mariel Saez Trumper tell the story of a collaboration between sociologists and women mathematicians in Chile, aimed at understanding the specific nature of the careers of women mathematicians in that country, careers that are rare compared to men's careers, but particularly successful. The authors discuss the issues raised by interdisciplinarity and feminist epistemology, before highlighting the hiatus that their collaboration enabled them to identify, particularly in terms of language.

Finally, echoing the first article in this issue on the careers of financial journalists, Sébastien Michon examines the careers of parliamentary assistants in the European Parliament. He develops a fascinating reflection on the value of carrying out several quantitative analyses based on different statistical schools and comparing them (in this case, the typologies obtained by means of a sequence analysis or a geometric analysis). The aim is to gain a better understanding of the blind spots of each of these methods and, through their similarities and differences, to question our sometimes too routine practices. Sébastien Michon invites us into his analytical kitchen, showing us the stages of his thinking and how he manages to take into account the time taken by trajectories in geometric analysis in order to better compare and enrich the interpretation of the typologies obtained.

Enjoy your reading!

April 2024

Sophie Duchesne, Xabier Itçaina, Viviane Le Hay and Ahmed Fouad El Haddad

Notes

- 1 We have explained this editorial policy in detail on two occasions, five years and twenty issues apart: Sophie Duchesne and Viviane Le Hay, 'Recounting our Methods', 137-138, January-April 2018; and Sophie Duchesne, Fouad El Haddad, Viviane Le Hay and Xabier Itçaina, 'A proudly niche journal', 157-158, January-April 2023.

- 2 It should be noted that the emails sent to potential reviewers come from the journal's address, which is a Gmail address, under cover of the ScholarOne platform. The proliferation of firewalls in academic institutions further complicates matters.
- 3 These sections are, in order of seniority: Sciences sociales en questions, under the responsibility of Nonna Mayer and Samy Cohen; Micro Macro, coordinated by Claire Dupuy and Camille Hamidi; and soon Mixed Methods, proposed by Thomas Aguilera, Tom Chevallier and Benoît Giry.
- 4 Philip Balsiger, University of Neuchâtel; Marc-André Bodet, University of Laval; Mathieu Brugidou, EDF R&D, and PACTE; Damien Cartron, CMH, CNRS; Margot Delon, CENS, Nantes, CNRS; Jérémy Dodeigne, University of Namur; Claire Dupuy, ISPOLE, University of Louvain; Olivier Fillieule, Crapul, University of Lausanne; Florent Gougou, Pacte, Sciences Po Grenoble; Camille Hamidi, Triangle, University of Lyon; Karl van Meter, CMH, ENS, Paris.
- 5 Here, of course, we are talking about the scientific age, i.e. a colleague whose thesis has recently been defended.